

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS :

Bulletin-Touring : Trois mois . . . 12.00
Six mois . . . 20.00
Un an . . . 36.00

Hors. Fra-de-Colais, Somme, Aime, 15 fr.
En France et l'Étranger, les frais de poste en sus.

Le prix des Abonnements est payable d'avance. — Tout abonnement continue, jusqu'à réception d'avis contraire.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX
Propriétaire-Gérant

INSERTIONS :

Annonces : la ligne . . . 75 c.
Réclames : « » . . . 30 c.
Faits divers : « » . . . 50 c.
On peut traiter à forfait pour les changements d'annonces.

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal, à Lille, chez M. QUARRÉ, Libraire, Grande-Rue; à Paris, chez MM. HAVAS, LAFFITE et C^{ie}, 24, rue Notre-Dame-des-Victoires, (place de la Bourse); à Bruxelles, à l'Office de l'Éclair.

ROUBAIX A LILLE

(Heures de départ des trains à partir du 15 mai)
Roubaix, matin 5 20. 6 13. 7 20. 8 18.
9 18. 10 20. 11 46. midi 28. 1 20 s. 2 21.
3 10. 4 20. 5 20 6 15. — 7 20. 8 20. 9 42.
10 26. 11 20.

LILLE A ROUBAIX

(Heures de départ des trains à partir du 15 mai)
Lille, matin 6 40. 7 10. 8 12. 9 18.
10 10. 11 05. midi 10. — P. 05. s. 2 21.
3 10. 4 10. 5 13. 6 13. 7 10. 8 10. 9 10.
10 10. 11 15. 5 10. 22.

COURSE DE PARIS

(Services gouvernementaux) 8 MAI

3 0/0	67 40
4 1/2	95 35
Emprunts (5 0/0)	102 65

11 MAI

3 0/0	68 00
4 1/2	96 00
Emprunts (5 0/0)	103 2 0

Service particulier du Journal de Roubaix.

Actions Banque de France	3210 00
Société g ^{né} . détalée	472 00
Crédit foncier de France	565 00
Chemins autrichiens	438 00
Lyon	997 00
Est	592 00
Ouest	630 00
Nord	1230 00
Midi	750 00
Suez	162 00
Péruvien	151/4
Actions Banque ottomane (ancienne)	000 00
Banque ottomane (nouvelle)	322 00
Londres court	25 14 00
Crédit Mobilier	121 00
Turc	8 20

DEPECES COMMERCIALES
New-York, 41 mai.
Change sur Londres, 4,87 1/2; change sur Paris, 5,13 3/4.
Valeur de l'or 107.
Café good fair, (la livre 19 1/2)
Café good Cargoes, (la livre) 20 3/8
Marché ferme.

Dépêches de MM. Schlagdenhauffen et C^{ie} représentés à Roubaix par M. Bulteau-Grymouzet.
Havre, 11 mai.
Cotons : Ventes 500 bal., Marché calme, prix soutenus.
Liverpool, 11 mai.
Cotons : Ventes 7,000 b. Marché calme inchangé.
New-York, 11 mai.
Cotons : 10 7/8.
Recettes de 6 jours 18,000 b.

ROUBAIX 11 MAI 1877.

CARTE DU THEATRE DE LA GUERRE

Pour permettre à nos lecteurs de suivre les opérations militaires, nous tenons à leur disposition, moyennant 75 centimes une carte du théâtre de la guerre, dressée avec le plus grand soin par la maison Lassally.

Feuilleton du Journal de Roubaix DU 12 MAI 1877.

ROUTE DE L'ABINE

PAR RAOUL DE NAVERY

XXIV
LE GRÈVEUR (suite)

Lorsque Bellefleur se précipita sur les pas de la foule servant d'escorte aux prisonniers, il espérait parvenir aisément jusqu'à Conrad, qu'attendait-il de ce rapprochement? Il n'aurait pu prévoir lui-même. Il lui semblait, au milieu de ses angoisses, que voir Conrad et le sauver étaient une même chose. Il se serait dit, il promettrait de l'or, il se jetterait aux genoux des soldats, il implorerait les bourgeois, et s'il n'obtenait rien, il se ferait enfermer dans la même prison ou massacrer sur la même barricade.
Mais un mur vivant se dressait entre lui et la victime; chacun tenait à son rang et gardait sa place pour le spectacle. La blessure de Bellefleur lui causait de douloureux élançements; il n'avait

Une faute.

Il faut reconnaître que le parti républicain vient de commettre une faute grave, et qu'il a laissé échapper une occasion de se poser en parti de gouvernement; et la faute est surtout imputable à ses chefs.
Un écrivain de la presse radicale avait écrit un ignoble article contre l'Empereur de Russie. Le fait était deux fois odieux, d'abord parce que, en ce moment, la France ne provoque pas assez de sympathies au dehors pour pouvoir blesser un puissant souverain, ensuite parce que nul ne peut ignorer que l'empereur de Russie est intervenu entre la France et l'Allemagne, et a empêché, il y a deux ans, un nouveau conflit entre les belligérants de 1870-1871.

C'était une excellente occasion pour le ministère français de repudier hautement les idées et l'article du journal de Nancy; c'était presque un devoir, pour lui, d'attester les bons rapports qui existent entre la France et la Russie. Pour qui connaît la Russie et le respect affectueux dont est entourée la personne du Czar, c'était même une habileté que de protester.

Le gouvernement ou plutôt le ministre a commis la faute, de laisser un orateur du parti conservateur dégager la responsabilité de la presse et de l'opinion publique françaises, des odieuses grossièretés d'un écrivain. Pourquoi n'a-t-il pas osé les flétrir? Sans doute, parce que cet écrivain appartenait au parti républicain? Sans doute, quand le débat s'est trouvé porté au Parlement, il a été forcé de déclarer que cet écrivain est un mauvais citoyen; mais il avait perdu l'occasion de prendre honorablement l'initiative d'une déclaration vis-à-vis du Czar. Au lieu de cela que reste-t-il de l'incident parlementaire de mardi: ceci, que c'est un orateur bonapartiste, un jeune homme, condamné récemment à la prison pour outrage à la République, qui a vengé le Czar de sottises et grossières injures, tandis que l'orateur du gouvernement se bornait à condamner l'écrivain comme mauvais citoyen. Aussi est-ce à l'organe du gouvernement, que l'ambassadeur de Russie et le personnel de l'ambassade ont envoyé des cartes en guise de remerciements.

C'était pourtant pour le parti républicain une excellente occasion d'effacer le souvenir de cette sottise bravade du citoyen Floquet en 1867: « Vive la Pologne, Monsieur! » adressée au Czar lui-même. Il appartenait, à des républicains qui se disent conservateurs, de protester contre les exagérations de certains républicains; il y avait enfin une dette à payer. C'est ce que n'a pas compris le ministère républicain, et nous avons toujours le droit de répéter que les républicains ne seront jamais un parti de gouvernement.
ALEXANDRE WATTEAU.

Bulletin du jour

Les nouvelles militaires sont aujourd'hui sans importance. A la Chambre

des communes, la discussion sur les résolutions Gladstone a dû se continuer hier soir, après un jour d'interruption. On s'attend à un ordre du jour motivé, très-favorable au ministère, et qui ne peut manquer, étant donné la composition de la Chambre, d'obtenir une grande majorité; mais il est possible que la discussion ne soit pas terminée. A Pesth, M. Tisza, a eu hier, à répondre à une interpellation sur la neutralisation du Danube. Le premier ministre hongrois a constaté qu'aucun traité n'a déclaré spécialement que le Danube est un fleuve neutre; la libre navigation du Danube est garantie seulement par l'application faite à ce fleuve des principes généraux adoptés par le Congrès de Vienne, pour la navigation des fleuves. On remarquera à ce sujet, que ces principes ne semblent pas applicables à l'état de guerre, car le Danube étant une frontière militaire et une ligne d'attaque et de défense, sa neutralisation absolue entraînerait l'interdiction dans ses eaux de toute opération militaire. Aussi les états intéressés à la libre navigation du Danube réclament-ils seulement des adoucissements au régime imposé par les belligérants, sans réclamer sa suppression, ou le déclarant contraire au droit international.

Les rapporteurs de la commission du budget continuent à déposer leurs rapports, qui sont imprimés et distribués. Mais la Chambre reste sourde à ces avances et continue à reléguer la discussion des finances aux horizons les plus lointains. Il y a 22 sujets ou projets à l'ordre du jour; nous y lisons des questions municipales, de taxes télégraphiques, de chemins de fer, de commissariat de marine, le divorce lui-même! les hôpitaux, les cafés, les indistinctes, la naturalisation, les gardes champêtres, la révocation des maires, les délits forestiers, les officiers ministériels, la locomotion sur les routes, tout figure dans cette liste, tout, excepté le budget.

Trois députés de Meurthe-et-Moselle, émus du scandale produit par l'article du journal républicain-radical, la *Sentinelles de Nancy*, contre l'empereur de Russie, ont publié une note pour déclarer que la *Sentinelles*, qui vient de disparaître « a été répudiée » par tous ceux qui s'honorent d'appartenir au parti républicain; cette répudiation a commencé « dès le premier jour de son existence ». — *Nescio vos!*

Il faut entendre ce matin les clameurs des feuilles radicales sur ces trois modérés et sur leur désaveu. Ici, du reste, il faut bien le reconnaître, le beau jeu n'est pas du côté des opportunistes; en effet, quand les trois députés en question ont été élus, ils ont été fort heureux de profiter du concours de tous les radicaux amis de M. Roiffé: on ne les désavouait pas alors! Lorsque ce même M. Roiffé a eu des procès pour diffamation et a fait des procès à son tour, les journaux radicaux qui « s'honorent d'être les v.ais républicains » lui ont tous témoigné leurs sympathies et nul journal républicain n'a désavoué la *Sentinelles*.

Un journal radical dit ce matin: « Roiffé est bien nôtre, et pas un seul des républicains qui ne savent pas reculer devant les conséquences de leurs principes, ne lui refusera ce titre. »

Nous prions les républicains de se mettre d'accord; nous attendons, Roiffé et la *Sentinelles* sont bien à eux; nous en avons le témoignage de citoyens qui doivent s'y connaître.

On mande de Constantinople, le 8, qu'Eboub Pacha reste définitivement au service de la Turquie, et que les derniers nouvelles d'Angleterre rendent les Turcs plus confiants. Ils sentent, disent les dépêches, qu'ils ne sont pas abandonnés. On croit aussi à Constantinople que l'Autriche est résolue à s'opposer à l'entrée des Russes, en Serbie. Le chargé d'affaires d'Allemagne a informé, du reste, la Porte, que le gouvernement allemand agréait la nomination de Sadoullah-Bey à Berlin. Le prince de Reuss et le comte Zichy sont attendus très-prochainement.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que le ministre de la guerre allemand, reviendra d'Alsace-Lorraine jeudi prochain, et que, selon toutes les prévisions, les mesures compensatoires, en vue de la sécurité militaire des pays d'empire seront ordonnées à ce moment. Toutefois, la *Gazette* croit devoir faire expressément remarquer que toutes les informations des journaux sur la nature des mesures à prendre, ou sont tout-à-fait inexactes, ou renferment un mélange d'un peu de vrai avec beaucoup de faux.

On confirme, à Rome, le démenti donné par une dépêche de Raguse, d'hier, à la nouvelle d'une occupation éventuelle de l'Albanie par des troupes italiennes. On dément d'ailleurs, les déclarations qui, d'après la même dépêche, auraient été faites par le Cabinet de Rome, au gouvernement du Monténégro.

Selon ce que les dépêches de Bucharest, dans les réunions préparatoires et privées des sénateurs et des députés, on a agité la question de la participation de la Roumanie à la guerre. La majorité des députés paraît acquiesce à la guerre, tandis que celle du Sénat est douteuse.

On ajoute que le parti russe presse le prince Milan, de conclure une convention avec la Russie, mais que le prince est indécis, parce que M. Ristitch menace de donner sa démission, si le prince répond à ces avances. Plusieurs consuls ont fait d'ailleurs des représentations à la Serbie, au sujet de ses préparatifs de guerre.

Le gouvernement de la Haye, a refusé de donner satisfaction à la pétition des évêques néerlandais. Cette pétition demandait au gouvernement d'intervenir auprès du cabinet italien, en faveur du maintien de la liberté et de l'indépendance du Saint-Siège, et d'assurer ainsi les droits des catholiques de la Hollande. Le gouvernement considère cette pétition comme non motivée, impliquant une immixtion dans les affaires de l'Italie.

On assure que le gouvernement français répondra par un simple accu-

sé de réception, à la dernière note du prince Gortschakoff.

La guerre d'Orient.

Les dépêches de la guerre d'Orient sont pour la plupart des œuvres de pure fantaisie, qui se contredisent, et le public ne doit les accepter qu'avec une grande réserve.

Du côté du Danube, il résulte de l'ensemble des nouvelles que les Russes avancent peu à peu et occupent des positions très utiles. Les Turcs semblent avoir le parti-pris de rester sur la défensive.

En Asie, s'il fallait en croire une dépêche, une sanglante bataille aurait eu lieu entre l'armée de Moukhtar-pacha et trois colonnes russes dont il voulait empêcher la jonction. Les pertes seraient énormes des deux côtés et l'armée ottomane aurait battu en retraite sur Olti, ville au sud-ouest de Kars. Mais aucune dépêche ne vient aujourd'hui confirmer cette nouvelle qui pourrait bien être éclose dans les laboratoires d'une agence de sensation. Un télégramme de Constantinople dit au contraire que l'esprit des troupes est excellent.

Une dépêche répète pour la troisième fois que les troupes russes sont accueillies de la manière la plus sympathique et la plus amicale par les populations ottomanes en Asie. Cette formidable plaisanterie suffirait à donner une idée de la façon dont sont confectionnés tous ces prétendus télégrammes; elle nous dispense, en revanche, d'insister sur ce qu'il faut en penser.

Il résulte d'une dépêche de Constantinople que les Russes se concentrent dans les environs de Kars. L'avant-garde de l'armée russe est à Tcherpe Klie.

L'aile gauche, venant de Bayazid, cherche à gagner Prskalch.

L'aile droite a tourné Ardahan et marche sur Penu.

Ahmet-Moukhtar-Pacha est à Bardès, à 50 milles à l'est d'Erzeroum. Le centre de l'armée turque ne tardera pas à avancer; mais il attend pour le faire de pouvoir s'appuyer sur ses ailes, qui ne sont pas encore au complet.

Les Russes commencent à tâter le Danube. Des troupes qui passent à Bucharest, une partie continue vers l'ouest, dans la direction de Slatina, de Craiova et peut-être de Kalafat; le reste descend vers Giurgewo où des batteries ont été établies en face de Routschouk. D'après une dépêche adressée à la France en date d'hier, la ligne de bataille des Russes va de Turn-Magurelle à Oltenitza. A l'est de cette ligne, on ne signale vers les bouches du Danube que des canonnades et des démonstrations sans importance; à l'ouest, le combat d'artillerie de Widdin et de Kalafat ne paraît pas se prolonger pour le moment; on ne sait même pas bien quels ont été les résultats du feu ouvert le 8; car, tandis que certains télégrammes les réduisent à rien, l'agence Havas de ce matin parle de la destruction de la caserne et de la douane de Kalafat et d'un incendie à Widdin.

Les pluies recommencent avec abondance.

Londres, 9 mai.

Le *Times* publie la dépêche suivante: Washington 8 mai. — Le ministre ottoman a protesté, auprès du gouver-

nement américain, contre le séjour des navires de guerre russes, à New-York.

Jusqu'à présent le gouvernement a reçu, seulement de la Turquie, la notification officielle de la guerre; on attend prochainement la notification de la Russie.

Les Turcs craignent que la Russie n'ait télégraphié à ses vaisseaux, l'ordre d'intercepter les navires qui chargent dans les ports américains, du matériel de guerre, pour Constantinople.

Lemberg, 9 mai.
Les troupes roumaines massées entre Bucharest, Giurgewo et Oltenitza, font place aux troupes russes, et se dirigent sur Craiova, par la route de Karakal. Les négociations ouvertes par le prince de Roumanie pour obtenir que l'armée roumaine agisse séparément n'ont pas réussi jusqu'à présent.

Le prince espère encore obtenir le commandement d'un corps mixte avec une division russe, afin d'agir séparément dans la *Petite Valachie*. Il irait à Craiova et à Kalafat.

Bien que le pays souffre beaucoup des hostilités engagées sur les bords du Danube, il est peu porté à une coopération active.

On pense qu'à moins d'avis très-sérieux de la part des puissances voisines, le Prince et M. Bratiano, président du conseil, par raison d'honneur national, pousseront le pays à prendre les armes contre la Turquie et à passer le Danube à la suite de l'armée russe.

M. Cogolniceano combat cette politique; il voudrait s'en tenir à la convention du 16 avril, qui contient tout ce que demandaient les Russes.

Léopold, 9 mai.
Le transport des marchandises pour la Russie, par Brody, qui était suspendu depuis trois jours, a été repris. Saint-Petersbourg, 9 mai.

Le *Messageur Officiel* annonce que l'Empereur a reçu hier, au Palais d'Hiver, une députation de la municipalité. Le chef de cette députation a lu une adresse de dévouement, à laquelle l'Empereur a répondu dans les termes suivants:

« Je vous remercie des sentiments que vous venez d'exprimer. J'étais sûr qu'après mon discours de Mossou et mon manifeste, vous ne témoigneriez que des sentiments agréables pour moi. Vous savez que j'ai fait tout mon possible pour arranger les choses d'une manière pacifique, afin de prévenir l'effusion du précieux sang russe, et les perturbations de l'industrie. »

« Il a plu au Tout-Puissant de nous indiquer la voie que nous devons suivre pour arriver à notre but. Comptons donc sur la grâce de Dieu. »

« Vos sentiments me sont d'autant plus agréables que j'y vois, non pas des paroles mais des faits. »

« Les dons que vous avez fait alléger les sacrifices inévitables de la guerre. Je vous remercie, du fond de mon cœur, et je vous prie d'exprimer mes remerciements à toute la ville. »

Bucharest, 9 mai.
Le bruit de la retraite de M. Cogolniceano, ministre des affaires étrangères est dénué de fondement. Un parfait accord règne au sein du gouvernement.

Un mouvement d'opinion tendant à participer à la guerre et à proclamer l'indépendance de la Roumanie se dessine de plus en plus. Une réunion privée de députés a agité, hier, cette double question.

rien pris depuis plus de trente heures, et cependant il marchait toujours.

Tout à coup le cortège fit une halte, un mouvement de recul se produisit dans la foule. Des cris de fureur s'échappèrent de toutes les bouches. Fédérés, curieux et prisonniers, se trouvaient en face d'une barricade énorme, servie par ses derniers défenseurs. Des groupes d'hommes blessés, des cadavres entassés attestaient l'horreur de la lutte. Ceux qui étaient tombés, noirs de poudre et rouges de sang, paraissaient maudire jusque dans la mort.

Il ne restait plus que six fédérés derrière la barricade.

— A nous ! crièrent-ils.
En un minute, les soldats de l'escorte arment leurs fusils et prennent la place de ceux qui sont tombés. Les prisonniers, accolés contre un mur, ne sont plus gardés que par la populace. Mais rendue féroce encore par le combat qui se passe sous ses yeux, aveuglée par la fumée, assourdie par la fusillade, criée par l'odeur de la poudre et du sang tiède dans lequel glissent ses pieds, cette foule est plus redoutable encore pour les martyrs que l'étaient les soldats.

Ce fut dans cette minute suprême qu'un cri déchirant parvint à l'oreille du compagnon de l'abbé de Hautmoustier: — Conrad ! Conrad !

Le jeune père, qui restait les yeux clos pour ne rien voir de ces scènes de carnage, tourna la tête du côté d'où ce

cri avait vibré, il venait de reconnaître la voix de son père.

Bellefleur fit un effort surhumain, il heurta du front comme un bélier ceux qui l'empêchaient d'avancer. Sourd aux injures, aux menaces, insensible aux coups de poing comme aux blessures, il opéra sa trouée. Il voit Conrad, il rencontre son regard, une exclamation de joie expire sur ses lèvres. Son premier mouvement est de se jeter au cou de son fils. Le second, plus prudent, le porte à se rendre compte de la situation.

Les fédérés derniers défenseurs de la barricade, luttent avec l'énergie du désespoir, mais les soldats du droit gagnent du terrain, ils envahissent deux maisons dont les fenêtres dominent la barricade, et leur feu plongeait décime les farouches défenseurs d'une position que bientôt ils ne pourront plus garder.

La barricade prise, les prisonniers seront sauvés.

Mais il faut au moins laisser pour adieux aux soldats de Versailles un horrible spectacle. Sous leurs yeux et tandis qu'ils restent encore impuissants à les défendre, on massacra les prisonniers.

La Farande à cette idée la première. Elle en fait part au Grèveur, et un conciliabule rapide réunit toutes les volontés dans la résolution du dernier, du plus lâche des assassins.

Jusqu'à ce moment, le Grèveur n'avait vu qu'en masse le groupe des prisonniers. Penchés l'un vers l'autre pour

s'exhorter à la mort, le visage d'aucun d'eux n'a frappé le regard du compagnon de la Farande. Il les suivait, au lieu de marcher côte à côte, et d'ailleurs, des préoccupations assez graves emplissaient sa pensée, pour qu'il prit le soin d'examiner les victimes. Ce ne fut qu'au moment où la Farande conseilla de les fusiller sur place, tels qu'ils étaient, et déjà adossés au mur, que le Grèveur tourna vers eux un regard rempli d'une joie féroce.

A peine eut-il regardé, qu'il poussa une sourde exclamation de rage, et bondit vers Conrad: — Je te retrouve donc enfin ! dit-il, lâche dénonciateur ! Citoyens, ajoutez-le, cet homme est mon ennemi personnel et j'en fais mon affaire. Traitez les autres comme il vous plaira, j'ai le droit de me venger et je me venge.

En ce moment, un homme s'élança vers le père en répétant: — Grâce ! grâce ! ne le tuez pas ! vous seriez à jamais maudit !

Mais sans prendre garde au défenseur inattendu qui se fait, le bouclier du jeune père, le Grèveur appuya un pistolet sur la tempe de Conrad et tira.

Le martyr chancela dans les bras du vieillard.

Un cri d'horreur jaillit de la poitrine de Bellefleur.

— Ah ! misérable ! fit-il, en se tournant vers le Grèveur, tu viens d'assassiner ton frère !

Puis tous deux, le père et le fils, roulaient sur le pavé.

Le Grèveur restait immobile, hébété, son pistolet fumant à la main, regardant tour à tour son père et le corps palpitant du frère qu'il venait de tuer.

La foule se recula avec une sorte de terreur. Presque au même moment, les derniers fédérés tombèrent au pied de la barricade, et les soldats parurent, plantant au sommet le drapeau tricolore.

— Les anges chantent, les anges te bercent ! dors, Conrad.

Une heure plus tard, quelques soldats reconduisaient à l'hôtel Bellefleur, l'abbé de Hautmoustier, accablé de douleur, le banquier divagant en parlant de son fils et le cadavre du jeune martyr.

XXV
DANS LES CAVES.

C'était un trou noir, humide, aux murs scintillant le salpêtre. Le soupirail donnant sur l'air ayant été fermé au temps de la guerre, dans la crainte des bombes, et sous la Commune, dans la terreur du pétrole, aucun air extérieur n'y arrivait. La porte formée de planches mal jointes criait sur des gonds rouillés. A terre des débris de charbon formaient une couche épaisse absorbant un peu l'humidité du sol. Un couloir étroit, percé de portes semblables, s'enfonçait sous les profondeurs de la vieille maison croulante. On entendait rarement descendre l'escalier en vis, si étroit qu'il fallait s'y appuyer des deux bras. Les locaux de l'immeuble prenaient leur vin au litre, chez le marchand du coin, et leur brisaie au dédaill.

(à suivre.)